

## PAUL MORAND ET LES INDIGÉNISTES HAÏTIENS

Dominique LANNI

Université de Malte, Msida

### Paul Morand and the Haitian Indigenists

From January to March 1927, Paul Morand visited the United States and the Antilles in order to write the third part of his "Twentieth century chronicle": "a novel on American Negroes". Morand intended to write a novel but during the trip his project evolved into a collection of short stories on Afro-Americans in the United States, the Antilles and Africa. In November 1927, he returned back to the United States and to the Antilles to complete his "documentation". It was during this second stay that he met Haitian Indigenists. The aim of this paper is to show the decisive role played by the encounter of Haitian Indigenists on Morand's perception and comprehension of the black race and in the genesis of *Black Magic*.

**Key-words:** Paul Morand ; *Carnets d'un voyage aux Antilles* ; *La Revue indigène* ; *Black Magic* ; perception of Black Peoples ; Haitian Indigenists

« Efforçons-nous d'être justes, patients, sans orgueil et bons ; au-dessus de la mêlée. »

Paul Morand

Mis en congé par son ministère de tutelle, les Affaires étrangères, afin d'effectuer une mission pour étudier les rapports intellectuels franco-américains, Paul Morand, qu'accompagne son épouse Hélène, quitte Bordeaux à destination des Amériques le 10 novembre 1927. Au programme : Haïti, Cuba, la Jamaïque, le sud des États-Unis et New York<sup>1</sup>. Le 2 décembre, Paul et Hélène Morand atteignent Haïti après avoir fait halte à la Guadeloupe, à la Martinique, à l'île de la Trinité, à Carupano, à La Guayara et à Curaçao. Paul Morand est hostile aux métissages. C'est au cours de son séjour haïtien pourtant qu'il va rencontrer et côtoyer un groupe de jeunes intellectuels et écrivains haïtiens parmi lesquels figure Jacques Roumain, l'un des animateurs de la toute jeune *Revue indigène*. Entre lui et eux se noue une étroite relation. A cette rencontre et aux échanges qui s'ensuivent font écho les carnets que rédige Morand au quotidien et suivant son humeur vagabonde, ainsi qu'un texte qui sera publié « en manière de préface » dans l'*Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »* : « Ce que je pense de *La Revue Indigène* ». Bien qu'il n'y soit nullement question de ladite anthologie, ce texte est riche d'intérêt dans le sens où, par-delà la conception de l'écriture en pays dominé qu'esquisse Morand, il éclaire sa perception des problèmes haïtiens, et offre un éclairage fondamental sur la genèse, les enjeux, la signification et la tonalité de sa nouvelle œuvre

---

<sup>1</sup> Il ne s'agit pas là du premier séjour du couple dans les Amériques. Le 20 janvier 1927, quinze jours à peine après leur mariage, Paul et Hélène Morand ont quitté Paris pour les Amériques. Après avoir fait escale à Cuba et visité Mexico, ils ont rejoint Veracruz. A peine sont-ils arrivés que déjà ils repartent, en direction des États-Unis. En février, ils sont à San Francisco où, début mars, Paul Morand accueille Paul Claudel arrivant du Japon pour prendre son nouveau poste d'ambassadeur de France à Washington. Ensemble, ils se rendent au Grand Canyon du Colorado qui inspire à Morand un poème, « Claudel au Grand Canyon », qu'il fera paraître dans *U.S.A. 1927, Album de photographies lyriques*, au Sans Pareil, en février 1928.

à paraître, pour laquelle il a effectué tout exprès ce voyage, *Magie noire*, le troisième volet de sa *Chronique du XX<sup>e</sup> siècle* consacré aux populations noires de l'Afrique, des Antilles et des Amériques.

Qui sont ces jeunes écrivains ? Comment Paul Morand en est-il venu à sympathiser avec eux ? Quelles relations ont-ils nouées ? C'est la nature de ces relations inattendues qui se sont poursuivies après son départ des Antilles qu'on va s'attacher à explorer à travers l'analyse des écrits que Morand a consacré à la question des Noirs de 1927 à 1929, et plus particulièrement des *Carnets d'un voyage aux Antilles* – à paraître –, de son étonnante contribution à *La Revue Indigène*, et de *Magie noire*.

### **De *La Trouée* à *La Revue indigène* : Jacques Roumain, Daniel Heurtelou et les Indigénistes haïtiens**

C'est au printemps 1927 que Jacques Roumain et Daniel Heurtelou, déjà cofondateurs de la revue *La Trouée*, décident de fonder une autre revue, *La Revue indigène*, afin de traduire et mettre en valeur l'identité, l'âme, la culture et les traditions indigènes. A eux se joignent des auteurs déjà reconnus comme Normyl Sylvain, Emile Roumer, Philippe-Thoby Marcelin, Jean Price-Mars, Carl Brouard et Antonio Vieux, mais également des jeunes poètes comme C. Regulus et Pascal Flammeur.<sup>2</sup> Cette adhésion immédiate et enthousiaste au projet est significative ; elle témoigne, comme l'observe justement André Nfonto, « de la volonté d'une partie de l'élite de s'engager dans une voie tranchante, de rompre avec la léthargie et la tiédeur des aînés. » (NFONTO, 1997 : 41)

Dans la « Chronique-programme » sur laquelle s'ouvre le premier numéro, qui paraît en juillet, Normyl Sylvain définit clairement les ambitions de la revue : affirmer l'identité et la singularité haïtiennes dans la communauté latino-américaine, livrer des études sur la poésie française, promouvoir la jeune poésie haïtienne dans le but de mieux exprimer les tourments et douleurs de l'âme indigène, faire découvrir des contes puisant dans le folklore, les vieilles légendes, les vieilles coutumes héritées du passé africain, publier des essais sur les traditions, les coutumes, le folklore indigène afin de livrer un « tableau fidèle et vivant des diverses manifestations de la vie et de la pensée contemporaines [...], renouer avec la tradition interrompue, unir le passé au présent et préparer l'avenir. » (*LRI* 1, 1927 : 2)

La naissance de cette revue coïncide avec l'évolution décisive que connaît alors la littérature haïtienne. Longtemps littérature d'imitation inféodée aux modèles français – avec Hugo, Lamartine, Mallarmé et les poètes symbolistes comme auteurs de référence –, ses jeunes représentants entendent rompre avec leurs aînés. « Le groupe de *La Revue indigène* » écrit Sylvain, « venu après des siècles de littérature française, la tête lourde, les oreilles pleines de musiques

---

<sup>2</sup> *La Revue Indigène*, n<sup>os</sup> 1 à 5 (juillet 1927-février 1928), et *Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »*, Port-au-Prince, Imprimerie Modèle, 1928. Rééd. : Nendeln, Kraus Reprint, 1971. Tous ces auteurs seront, chacun dans leur domaine, très engagés dans la revue. Normyl Sylvain publiera des essais littéraires et quelques poèmes, Emile Roumer fera paraître des poèmes et quelques études sur la poésie française, Jacques Roumain, des poèmes et une nouvelle, C. Regulus, Pascal Flammeur, Philippe-Thoby Marcelin, Carl Brouard donneront des poèmes, Antonio Vieux publiera des entretiens, Jean Price-Mars, des études ethnographiques, Emile Marcelin, une étude sur la langue créole...

entendues, les yeux fatigués des paysages de civilisations, veut oublier toutes les cadences connues et savantes, les images toutes faites reçues des autres, lire dans le livre de la nature, découvrir le monde par ses yeux. » (*LRI* 1, 1927 : 2) Pour ce faire, un impératif : oublier la métrique, la règle du e muet, la coupe à la césure, oublier la Rome de Du Bellay, les *Orientales* de Hugo, Mallarmé, Lamartine<sup>3</sup>, les Parnassiens et puiser dans leur sol, leur âme et leur être leur inspiration. Bref : « de la couleur avant toute chose, de la couleur locale. » (*LRI* 2, 1927 : 42) Cette prise de conscience et cette volonté de rupture ne sont pas particulières à Haïti. Elles consacrent ce passage qu'on observe d'une littérature coloniale à une littérature indigène à l'échelle de tout l'espace colonial.<sup>4</sup>

Le vaudou intrigue, fascine. Hors de l'île, il a déjà fait l'objet de nombreuses études. Pour les animateurs de la revue, ces études visent à faire le lien entre ces éléments a priori disparates que sont le sol, l'homme, les mœurs et croyances, et l'héritage africain. Premier grand contributeur dans ce domaine, c'est Jean Price-Mars, auteur de *Ainsi parla l'oncle* qui, dans le premier numéro, signe l'article intitulé : « La famille paysanne : mœurs locales et survivances africaines. » (*LRI* 1, 1927 : 31-41). Dans ce texte qui est une ode à la vie paysanne, simple mais heureuse, Jean Price-Mars montre comment le milieu influence les hommes qui le peuplent et définit le paysan haïtien comme la « résultante de races amalgamées en d'autres continents depuis des millénaires », « un gaillard solide, bien équilibré sur ses jambes un peu grêles et beaucoup plus finaud qu'on ne pense sous ses traits accusés en saillie, avec ses gestes lents et son goût immodéré de la palabre », « qui travaille dur et thésaurise sou par sou » (*LRI* 1, 1927 : 32-34). Jean Price-Mars n'est pas le seul à s'intéresser aux mœurs et traditions indigènes haïtiennes. C'est aussi un des sujets de prédilection de Jacques Roumain. Dans *La Montagne ensorcelée*, « récit paysan », le premier récit indigéniste de la littérature haïtienne, lui aussi questionnera – mais par la voie de la fiction – les relations entre le milieu, les mœurs et croyances et les hommes. Plus tard, il effectuera plusieurs enquêtes sur les mœurs et coutumes des populations de son île et fondera le Bureau d'ethnologie haïtienne.<sup>5</sup>

Bien que dans sa « Chronique-programme », Normyl Sylvain « récuse tout narcissisme racial » en faveur de la défense de « l'homme » tout court, du « citoyen de l'humanité », *La Revue indigène* est idéologiquement orientée. A l'inverse de ceux qui font du mot indigène « une manière d'insulte », les animateurs de la revue le revendiquent comme « un titre, le point de vue de l'indigène », c'est-à-dire : « un retour à la sincérité et au naturel, au modèle vivant, à la description directe, un parfum plus accentué d'haïtienneté [...] » (*LRI* 1, 1927 : 9-10). Cette idéologie est exprimée avec encore plus de force dans le second numéro de la revue. Dans l'article qu'il

<sup>3</sup> Dans un entretien accordé à Antonio Vieux, Emile Roumer confie : « Les grands lyriques me barbent. Lamartine... tenez, Jacques Roumain a un mot rosse et qu'il me pardonnera de lui voler : « Lamartine, mon seul regret est qu'il ne se soit pas noyé dans son Lac. » (*LRI* 2, 1927 : 57)

<sup>4</sup> Sur ce point, on lira l'*Histoire comparée des littératures francophones* d'Auguste Viatte, *Poétiques francophones* de Dominique Combe et *Littératures francophones d'Afrique noire* de Jacques Chevrier.

<sup>5</sup> De Jacques Roumain, on lira *La Montagne ensorcelée*, et sur Jacques Roumain ethnographe : Alfred Métraux, « Jacques Roumain, archéologue et ethnographe » ; André-Marcel d'Ans, « Jacques Roumain et la fascination de l'ethnologie » ; et Christine Laurière, « Jacques Roumain, ethnologue haïtien ».

consacre à « La jeune littérature haïtienne », Normyl Sylvain préconise un retour au terroir, à la primitivité et à la naïveté de l'enfance, naïveté impérative selon lui pour renouer avec la vraie poésie. « La vraie poésie » écrit-il, « je la trouve dans les refrains que nous chantaient les nourrices noires, qui bercèrent notre enfance ; *Dodo dodo pitite moin, crabe nan calalou ; cri biche nan gombo, dodo pitite mouin*, les berceuses lentes et douces au rythme apaisé [...]. Notre folklore est riche de chansons pareilles. C'est le bruit des tam-tams conviant à la danse d'un morne à l'autre, l'appel des lambis, cri rauque d'humanité aux abois, c'est le rythme trépidant et sensuel d'une musique avec sa mélancolie lascive qui doit passer dans notre poésie. » (*LRI* 2, 1927 : 52)<sup>6</sup>

C'est dans ce même numéro qu'Emile Marcelin publie un « Essai sur le langage créole » dans lequel, évoquant l'arrachement de ses ancêtres à la terre natale, il rappelle que le créole est d'abord né d'écorchements dus à la difficulté des esclaves à répéter les mots pour s'adresser à leurs maîtres, qu'il a ensuite combiné des mots africains, indiens, espagnols et français pour former ce langage « désordonné et capricieux », avant de devenir un idiome appris « au sein de la nourrice » (*LRI* 2, 1927 : 65-66). S'attachant à en décrire les qualités et la beauté, il encourage les auteurs haïtiens à en faire leur langue littéraire : « avec un choix habile du sujet, en prose ou en vers, on peut constituer, en puisant dans les coutumes et les mœurs de notre pays, des productions littéraires, exquises dans leur nouveauté et de mérite incontestable, fixées par l'écriture créole. » (*LRI* 2, 1927 : p. 67)<sup>7</sup> On retrouvera plus tard des revendications similaires dans les cris poussés par les poètes malgaches Jean-Joseph Ribearivelo et Jacques Rabemanajara, le premier dans *Presque-songes* (1934) et *Traduit de la Nuit* (1935) et le second dans *Antsa* (1947).

Au cours de son éphémère existence, *La Revue indigène* demeurera fidèle à ses principes et fera la part belle à la jeune littérature haïtienne. Elle publiera principalement des poèmes. *Les Héroïnes*, de Philippe Thoby-Marcelin, un recueil aux accents rimbaldiens : « Elle s'appelle en réalité : Loulouse./ Elle est quarteronne aux appas dodus, et, si je la prénomme : Nausicaa, c'est à cause de sa candeur et parce qu'elle a les bras blancs. » (*LRI* 2, 1927 : p. 81) ; ces hymnes au sport que sont « Foot-Ball », l'étonnant sonnet d'Emile Roumer consacré au ballon rond ou le détonnant « Cent mètres » de Jacques Roumain, dédié à « Sylvio Cator, champion », ou ces photographies lyriques que sont les « Paysages des Antilles » signés Saint-Robert. Elle publiera deux

<sup>6</sup> Emile Roumer se veut à l'écoute du rythme : « [...] Je veux l'image qui crée la vision artistique. Au lieu de l'alexandrin rempli vaille que vaille à l'aide de quelques chevilles et d'adverbes, je veux la musicalité du rythme. » (*LRI* 2, 1927 : 57) De ce souci du rythme se font l'écho nombre de poèmes d'Emile Roumer, mais également de Jacques Roumain – « La Danse du poète-clown », de Normyl Sylvain – « Images de la mer », de Carl Brouard – « Le Tam-tam angoissé » (*LRI* 2, 1927 : 62-64 et 70-72), de Daniel Heurtelou – « Poème » (*LRI* 3, 1927 : 119).

<sup>7</sup> Un français, M. J. Turiault, qui a visité les Antilles, note Emile Marcelin, a écrit, sur le créole et son évolution charmante, ces phrases admiratives et ferventes : « En passant par la bouche des femmes créoles, ce langage a perdu, il faut le dire, ce qu'il avait primitivement de dur, de sauvage... il s'est assoupli, façonné, adouci, et aujourd'hui, malgré tous ses défauts, il est devenu un langage qui a bien ses qualités ; il est doux, affectueux, caressant, et s'il ne prête nullement à l'exposé des idées métaphysiques, du moins exprime-t-il facilement, souvent avec chaleur, toutes les impressions, toutes les sensations du cœur... Il est telle idée tendre ou naïve dont l'expression créole augmente le charme, et ne pourrait être mieux exprimée dans aucune langue. Mille riens, mille images voluptueuses que l'on n'oserait dire en français, sont rendus en créole avec une grâce infinie par l'inflexion qui est naturelle aux créoles et qui fait la plus grande partie de l'expression... » (*LRI* 2, 1927 : 67)

contes, les « Contes créoles » de Philippe Thoby-Marcelin et « Trèfle Incarnat » de Carl Brouard, une nouvelle, « La Veste », de Jacques Roumain, mais plus aucun essai dédié au folklore ou à la vie quotidienne des paysans haïtiens.

Dans un entretien accordé à Antonio Vieux et publié dans le troisième numéro de la revue, Jacques Roumain déplore que leurs prédécesseurs se soient « complètement désintéressés de la marche de la littérature mondiale ». Or, pour lui, les littératures tendent de plus en plus « à sortir des limites des frontières. Elles s'influencent réciproquement. D'où un certain intérêt à connaître les représentants de la pensée étrangère pour se mieux posséder soi-même. » (*LRI* 3, 1927 : 103). Roumain évoque la richesse de la poésie nègre américaine et cite en exemple Countee Cullen en déplorant que la littérature haïtienne soit « désaxée ». Dans le numéro suivant paraîtront « Magdeleines noires », « Incident » et « Pour une bavarde », trois poèmes de ce jeune auteur, traduits et présentés par Dominique Hippolyte en ces termes : « Comme tout artiste distingué de n'importe quelle race, Cullen est capable d'écrire des stances qui n'ont aucun rapport avec les problèmes de sa race. » (*LRI* 4, 1928 : 153)

Si *La Revue indigène* ne s'intéresse pas aux autres peuples noirs, elle s'ouvre progressivement aux productions des jeunes auteurs de la Caraïbe et de l'Amérique centrale, comme le montrent les parutions de « Vision d'outre tombe » et « Mirage », deux poèmes du Cubain Rafael Garcia Barcena, dans le troisième numéro, « Cette nouvelle » du Mexicain Maples Arce, et « Élégie » du Mexicain Carlos Pellicer, dans le quatrième numéro, tous traduits de l'espagnol par Jacques Roumain, lequel a la ferme conviction que c'est par les traductions qu'on pourra découvrir des écrivains aussi puissants et originaux que Prattz Ramirez, Fabio Fiallo ou Garcia Barcena.

La présence de « définitions de la poésie » – par Henri Bremond –, d'études sur la poésie française ou sur des romanciers ou poètes français – de Carl Brouard sur Raymond Radiguet, de Philippe Thoby-Marcelin sur Francis de Miomandre et Pierre Reverdy, d'Emile Roumer sur Valery Larbaud... –, traduit le vif intérêt de ces écrivains jeunes ou confirmés pour la littérature française des années vingt, afin que les lecteurs haïtiens ne puissent « tenir que la littérature française finit avec Anatole France, Bourget, Loti et Barrès » (*LRI* 3, 1927 : 100).<sup>8</sup>

### **Les efforts et réalisations des Indigénistes haïtiens vus par Paul Morand : « Ce que je pense de *La Revue indigène* »**

Le 2 décembre 1927, Paul Morand et son épouse sont à Port-au-Prince, où viennent les accueillir des membres de la légation française, des journalistes et des écrivains haïtiens. Le soir même, il reçoit la visite de Jacques Roumain et Daniel Heurtelou, deux des animateurs de *La Revue indigène*, « la revue littéraire d'avant-garde d'Haïti », lesquels l'entretiennent de leur programme.<sup>9</sup> Morand le juge

<sup>8</sup> Très admiratif de la langue de Larbaud, Emile Roumer écrit : « Le livre de Valery Larbaud satisfait et l'esprit et les sens. N'est-ce pas moi qui contemple une femme, à travers les fleurs et les verres, et au-delà des petits plats cuirassés de vermeil et d'argent ? On a de brusques échappées de scènes qu'on pourrait voir soi-même. » Emile Roumer, « Valery Larbaud. *A.O. Barnabooth, son Journal et ses poésies* », *LRI* 4, 1928 : 138-148. Cit. p.139.

<sup>9</sup> « De l'un d'eux » poursuit-il, « V. Larbaud m'avait parlé. Le programme de ces jeunes gens est louable. Se dégager de l'imitation aveugle de la littérature française qui a toujours été pour la poésie haïtienne une

« louable » dans le sens où ils entendent, contre l'imitation servile des poètes français, proposer des créations locales originales. Il leur parle de *Magie noire* : « Je leur explique ce que je veux faire dans *Magie noire*, synthèse afro-américano-européenne de l'âme noire, en passant par les diverses teintes. Magie noire en général : l'heure du nègre, le retour du primitif, le subconscient, etc. Et plus particulièrement, étude de la magie proprement dite, son retour offensif quand baissent ses sœurs : la religion et la science. » (*Carnets*, 2 déc.) De Jacques Roumain, Morand apprend que le vaudouisme est encore très présent dans les campagnes, que les cultes africains sont demeurés tels qu'en Afrique, des villages étant restés groupés tels qu'il y a des siècles, quand les esclavagistes ont enlevé leurs ancêtres. Il propose à Morand de les lui faire découvrir s'il consent à se rendre à l'intérieur de l'île. Morand accepte.

Le 5 décembre, il les retrouve pour visiter l'île en leur compagnie : « Ce matin, note-t-il dans ses *Carnets*, tout le groupe des jeunes gens de *La Revue indigène* vient me prendre pour m'emmener sur une plantation à trente kilomètres d'Haïti [il s'agit en réalité de Port-au-Prince] qui appartient au père de l'un d'eux. » (*Carnets*, 5 déc.) Ces jeunes garçons entre dix-neuf et vingt-trois ans, qu'il décrit comme simples, charmants et bien élevés, l'intriguent. De quoi parlent-ils ? De tout. De littérature. « Ils admirent Montherlant surtout, puis Delteil. Max Jacob les surprend. Ils se disputent au sujet du surréalisme, sans le comprendre très bien. » De politique. « Ils haïssent les Américains. 'Ah ! si nous avions des armes !' Disent que les paysans refusant la corvée ont marché sur Port-au-Prince en janvier 20 mais ont été décimés par les mitrailleuses. » Depuis 1915 et l'assassinat du président Vilbrun Guillaume Sam par une foule déchaînée dans l'enceinte même de la Légation de France à Port-au-Prince, qui a servi opportunément de prétexte à une intervention armée rapide, l'île est sous le contrôle des Etats-Unis. De société. « Ils adorent leur pays, l'histoire de leur pays et ses coutumes. Disent qu'il y a encore de belles cérémonies de vaudou où dansent des femmes en blanc autour de feux. » (*Carnets*, 5 déc.)

Le soir, Morand accueille autour d'un cocktail Jacques Roumain et Emile Roumer. La conversation, animée, porte principalement sur la politique. Ils sont fiers de ce qu'Haïti se soit libérée seule du joug de l'oppression pour devenir dès 1804 la première République noire, et ils n'hésitent pas à faire de Toussaint-Louverture l'égal de Bonaparte. Pour eux, « la population des villes, c'est de la canaille, le peuple des campagnes est admirable. »<sup>10</sup> Leur jeunesse, leur enthousiasme,

---

cause de débilité et de somnolence, et tenter d'apporter au monde des réactions originales. Déjà, ils écrivent : 'Les doigts noués pour la ronde autour du monde.' Qu'ils se gardent d'imiter Apollinaire, Max Jacob ou Cendrars, comme leurs ancêtres imitaient Béranger ou Casimir Delavigne. » Le 11 décembre, il note : « C'est depuis le Romantisme que les Haïtiens font des vers. Tous en font. Je ne me suis pas arrêté pour faire de l'essence dans un village sans que quelqu'un vienne me faire l'hommage d'un recueil de vers français, édité généralement à compte d'auteur par des firmes parisiennes qu'une telle production suffit à rendre prospères. Les rondeaux, les ballades, les formes archaïques, tout y passe. Vers 1940, Haïti va faire du Valéry, et que sera-ce ? Haïti est très à droite en littérature. » (*Revue des 2 mondes*, *Annales*, *L'Illustration*) ; « Gide ou Claudel n'y sont pas connus. » (*Carnets*, 11 déc.)

<sup>10</sup> Cette dichotomie, Jacques Roumain l'illustrera au travers de deux récits : *Les Fantoques* et *La Montagne ensorcelée*.

leur ardent désir de s'engager dans la politique, de fonder un parti agraire<sup>11</sup> produisent une forte impression sur Morand, d'autant plus qu'ils ont reçu une éducation européenne. Roumer sort de Sciences Politiques à Paris et Roumain du Polytechnicum de Zurich.<sup>12</sup> Ils lui rapportent quelques anecdotes sur l'histoire de leur pays.<sup>13</sup> Le 8 décembre au soir, invité à dîner chez Roumain, il retrouve ses « jeunes amis ».

C'est le 14 décembre que, répondant favorablement à ses « jeunes amis » qui lui ont demandé une contribution pour leur publication, il rédige un court texte intitulé : « Ce que je pense de *La Revue indigène* ».<sup>14</sup> Morand a tout au plus parcouru les quatre livraisons de la jeune publication et lu le « programme » inséré dans le premier numéro. Ces lectures et ses échanges avec les collaborateurs de la revue semblent cependant avoir été suffisants pour lui donner une idée assez précise des aspirations et réalisations des indigénistes haïtiens. Pour lui, il s'agit incontestablement du « plus intéressant et cohérent effort de pensée auquel il [lui] ait été donné d'assister pendant [son] séjour aux Antilles ». « Votre programme tel que vous l'exposez » poursuit-il, « me semble excellent ; mais un programme n'est bon que lorsqu'il cesse d'être un programme pour devenir une réalité. Une revue en soi n'est rien ; c'est une fumée au-dessus d'un feu : à vous d'entretenir ce feu et d'y faire cuire de bonnes choses. Vous êtes riches en talents, le combustible ne vous manque pas ; il abonde. » (« Ce que je pense... », 1928 : I) Beaucoup de promesses. Mais trop non tenues. Aussi réclame-t-il davantage d'actes. Ce qu'il retient de son séjour haïtien, c'est l'admiration que les Indigénistes continuent à vouer aux Romantiques, aux Symbolistes et aux Parnassiens. Emile Roumer lui-même dans un article publié dans cette même revue, ne dissimule pas l'influence que continuent d'exercer sur lui les poètes français.

« Ce que notre art moderne, que vous aimez, doit enseigner » poursuit Paul Morand, « c'est à détester le cri, le pathétique, l'uniforme chamarré d'or du sublime. » Trop de textes demeurent encore, selon lui, artificiels, imités, inutilement surchargés de mots rares, précieux, leurs auteurs étant victimes de leurs lectures : « La littérature d'aujourd'hui est un art de précision ; elle n'est pas un but en soi, elle est un moyen ; elle doit servir à emporter le plus loin possible le plus d'idées et d'images possibles ; comme pour les avions des grands raids, on doit y prévoir le minimum de métal pour le maximum de résistance. » Pour Morand, *La Revue indigène*, encore en quête de son

<sup>11</sup> Roumain fondera le Parti communiste haïtien en 1934. Dans *Analyse schématique 32-34*, écrit en collaboration avec Christian Beaulieu et Etienne Charlier, qu'il publiera la même année, il lancera le mot d'ordre du parti : « La couleur n'est rien, la classe est tout ». (Roumain, 2003 : 1216).

<sup>12</sup> Jacques Roumain a étudié au Polytechnicum de Zurich en 1925. Léon-François Hoffmann précise que cette année-là, il est devenu champion de boxe dans sa catégorie et a couru le cent mètres en 11 secondes. Léon-François Hoffmann, [in] Roumain, 2003 : 1210.

<sup>13</sup> « Mes jeunes amis me racontent d'amuses anecdotes sur l'histoire d'Haïti. La discipline imposée par Christophe était telle qu'il faisait marcher ses troupes sur le glacié de la citadelle de Sans-Souci, qu'il leur ordonnait d'avancer au dessus du vide et que rang après rang les soldats disparaissaient dans l'abîme. Ils racontent aussi que les premiers diplomates noirs envoyés après l'indépendance en Europe étaient souvent des forbans. L'esclavage alors durait encore. Un jour, le ministre d'Haïti en France perdit tout au jeu sur un bateau, contre un Espagnol. Il lui vendit en fin de compte un esclave qui était à bord. 'Suis-moi chez moi,' dit l'Espagnol. L'autre le suit. 'Montre tes dents,' l'autre montre ses dents, mais un peu étonné, car il n'était pas esclave ; c'était le ministre d'Haïti à Londres. Son collègue l'avait vendu à son insu ! » (*Carnets*, 8 déc.)

<sup>14</sup> Repris dans ses *Carnets* et figurant en tête de l'*Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »*, ce texte ne figurera pas dans *Hiver caraïbe*.

identité, est trop repliée sur elle-même, et trop peu ouverte, sensible, attentive aux revendications et manifestations littéraires qui émergent aux Etats-Unis avec la Harlem Renaissance, mais également à la Réunion et à Madagascar.

Lors de son passage à New York en janvier 1927, Morand a rencontré Carl Van Vechten, l'auteur de *Niggers' Heaven*, Alfred Knopf, l'éditeur de *The New Negro* d'Alain Locke, il a visité Harlem... Il est donc très au fait à la fois de cette mode nègre qui fait fureur de New York à Paris, ainsi que de l'émergence et de l'affirmation d'une véritable intelligentsia noire. Aussi estime-t-il que les indigénistes doivent d'abord se concentrer sur les problèmes haïtiens, mais afin de mieux les situer ensuite dans le cadre des autres problèmes du monde. « On ne peut comprendre, c'est-à-dire être juste, que par comparaison. Rattachez-les plus étroitement aux efforts littéraires de toute votre race, de Chicago à Madagascar. Ensuite, confrontez-les avec les plus hauts problèmes de notre époque, ceux qui vont dominer le XX<sup>e</sup> siècle, les chocs de race. »<sup>15</sup> Et Morand, retrouvant un thème qui lui est cher, qui le préoccupe depuis plusieurs années déjà et sur lequel il s'est largement exprimé dans *Rien que la terre* et *Bouddha vivant* entre autres<sup>16</sup>, de poursuivre : « Les races ne sont peut-être pas faites pour se rencontrer ; en tous cas elles ne devraient se mélanger que très lentement et par leurs élites ; mais le hasard ou les conséquences d'un passé dont nous ne sommes pas responsables nous mêlent et vont nous mêler chaque jour davantage, malgré nous. » Sur ces problèmes, il conclut, d'un trait : « Efforçons-nous d'être justes, patients, sans orgueil et bons ; au-dessus de la mêlée. »

**« Une série de petits tableaux qui seront comme des projections lumineuses, sous différents angles, d'un problème central... » : *Magie noire***

Ce que Morand pense de *La Revue indigène* s'achève là, sur ces remarques, conseils et avis. De ces considérations, il passe en effet au projet qui accapare l'essentiel de son temps et pour lequel il a effectué tout exprès ce voyage. « Depuis un an, » poursuit-il, « j'étudie votre race. Je publierai sous le titre de *Magie Noire* une série de petits tableaux qui seront comme des projections lumineuses, sous différents angles, d'un problème central. Certains de ces tableaux vous amuseront, d'autres vous déplairont. Avant de juger, attendez d'avoir lu tout le livre : je crois que ma grande sympathie pour les noirs s'y verra avec évidence ; avant la plupart des Blancs, j'aurai cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité. » (« Ce que je pense... », 1928 : I) Ce génie, ce sont cet élan vital et ce rapport aux forces primitives de la danse et de la magie que les Noirs semblent avoir conservés où qu'ils se trouvent sur le globe par-delà les déplacements et transplantations.

---

<sup>15</sup> A la date du 8 décembre, il écrivait déjà : « Le soir, dîner en mon honneur, chez Roumain. Mes amis noirs sont si Français, avant d'être noirs, qu'il ne leur vient même pas à l'idée d'entrer en contact, pour leur défense, avec les électeurs noirs du parti démocrate américain, ni avec la Société pour l'Avancement des Races de couleur. Personne n'a l'air de lire ici *The Crisis*, *The Chicago Defender* etc... Et pourtant cela me paraît être leur seule chance qu'ils aient de faire entendre leur voix. » (*Carnets*, 8 déc.).

<sup>16</sup> *Rien que la terre* et *Bouddha vivant* ont tous deux paru chez Bernard Grasset, le premier en 1926 et le second en 1927. On lira sur ce point, de Dominique Lanni, *Sous Pavillon noir. Paul Morand et le « Génie de la race noire »*. 50000 kilomètres, 28 pays nègres (1925-1928), à paraître.



Cela fait en réalité plus d'un an que tout ce qui se rapporte aux Noirs l'intéresse au plus haut point. Le 26 novembre 1926, en effet, prévoyant sans doute d'achever sous peu *Bouddha vivant*, Morand écrit à son amie Hélène Berthelot : « Le 20 janvier, je compte m'embarquer pour le Mexique, La Nouvelle Orléans et le Sud des Etats-Unis. J'aurai fini alors mon *Bouddha vivant* et je pense à un roman sur les nègres d'Amérique. » (MORAND, 1988 : 17) Mais il n'en dit pas plus. S'il songe à ce moment à composer un roman, c'est parce qu'il est tenu de livrer un roman sur le continent noir dans le cadre du contrat qu'il a signé avec Bernard Grasset pour son projet planétaire de « Chronique du XX<sup>e</sup> siècle ».

Lorsqu'il embarque pour les Amériques fin janvier 1927, c'est, officiellement, pour accomplir une mission diplomatique, en réalité, pour se documenter sur les Noirs du Sud des Etats-Unis et de Harlem et comprendre les raisons de l'engouement des Blancs pour l'Art nègre, les Revues noires, bref, la mode nègre, car sa mission ne débute que le 26 mars... Après un passage éclair dans les Antilles, à Mexico, Puebla, El Paso, Ciudad Juarez, Phoenix, Los Angeles, San Francisco, le couple Morand gagne le Nevada, visite le parc national de la Yosemite Valley, puis traverse la Louisiane et la Géorgie où Paul, fervent lecteur de la presse, trouve quelques-uns des éléments qui vont lui servir de matériaux pour composer les nouvelles américaines de son recueil.<sup>17</sup>

A New York, où il effectue sa mission, Paul Morand fait deux rencontres déterminantes : Wells, de chez l'éditeur Harper, avec qui il parle vaudou, et Carl Van Vechten, l'auteur de *Niggers' Heaven* – qu'il lit en anglais –, qui l'entraîne dans des lieux interlopes d'Harlem. Le 25 mars, il écrit à Carl Van Vechten pour le remercier de lui avoir conseillé la lecture de *The New Negro* d'Alain Locke, et lui fait part de son désir de rencontrer Alfred Knopf, son éditeur et celui des auteurs de la Harlem Renaissance (Corr. Morand-Van Vechten). De retour à Paris début avril 1927, Paul Morand est très productif. Il rédige successivement « Sous pavillon noir », sa préface à l'édition française de *Niggers' Heaven : Le Paradis des nègres*, de Carl Van Vechten, *Baton-Rouge (U.S.A.)*, *Excelsior (U.S.A.)* et *Syracuse (U.S.A.)*, nouvelles dont les titres sont d'abord des clins d'œil aux villes traversées, mais qui rendent parfaitement compte de la nature des questions raciales dans le Sud des Etats-Unis en traitant, chacune à leur manière, du retour du refoulé. Le 30 juillet, en cure à Abano Terme, il écrit à Gide qu'il songe à lui demander conseil pour son voyage en Afrique, lit et rédige un compte rendu du *Voyage au Congo* – qui lui laisse un goût d'inachevé pour sa *Lettre de Paris* de novembre.<sup>18</sup>

Le 7 octobre, il fait part à Christian Melchior-Bonnet de son projet de s'embarquer début novembre pour la Côte d'Ivoire, de visiter le Liberia, le Sierra-Leone, la Guinée française et le Fouta-Djalon, « pour voir des messieurs fort arriérés », de passer ensuite

<sup>17</sup> Sur ce point, voir l'introduction à *Magie noire* ainsi que les copieuses notices de Michel Collomb. Paul Morand, *Magie Noire*, in *Nouvelles complètes*, I, 1991.

<sup>18</sup> « Le *Voyage au Congo* vaut par son naturel et par sa bonne foi, » note Morand. « A vrai dire, Gide avait déjà été en contact avec des indigènes [...]. Pourtant, il n'était guère préparé – lui, le plus subtil, le plus perspicace, et le plus lucide des écrivains européens – à rencontrer les Nègres du Congo, qui sont les plus primitifs de tous [...]. On aurait peut-être souhaité, confie-t-il, que son livre renfermât davantage d'idées et d'opinions personnelles sur le problème des Noirs. Le second volume, annoncé sous le titre *Voyage au Tchad*, récompensera-t-il notre impatience ? Ou bien la réticence de Gide viendrait-elle de ce qu'il déteste discuter de problèmes qui ne lui sont pas familiers ? » Paul Morand, « Lettre XXIII – Novembre 1927 », *Lettres de Paris*, 2008 : 187-188.

aller voir « les nègres brésiliens », avant de remonter dans les Antilles afin d'être de retour en France pour Pâques et de venir enfin à bout de *Magie noire*.<sup>19</sup> Mais il change brusquement d'avis et s'embarque de nouveau pour les Antilles. Manifestement, il ne sait pas encore comment insérer le Brésil et les Antilles dans *Magie noire*. Sur le navire qui le mène aux Antilles, il continue de se documenter, en lisant *Le Non-civilisé* d'Allier, *Tombouctou la mystérieuse* de Dubois, en rédigeant un projet de préface pour *Magie noire*, et résout une partie du problème que lui pose la composition de *Magie noire* en songeant à le publier en deux parties : « l'une sur les Noirs des Etats-Unis et des Antilles, l'autre sur les Noirs d'Afrique. Mais passer deux ans sur ce sujet des Noirs, c'est beaucoup. » (*Carnets*, 19 nov.) Exit le Brésil donc... Comme à son habitude, Morand regarde, observe, écoute, étudie... Le 7 décembre, il commence à rédiger sa nouvelle qui « synthétisera » le Noir des Antilles. « Si je vais à Haïti, » avait-il écrit à Carl Van Vechten quelques mois plus tôt, le 29 avril, « il se peut que je veuille écrire ou réinventer la vie d'un Mussolini noir (moderne). »<sup>20</sup> Ce Mussolini noir, ce sera Occide. Cependant, lorsqu'il remet sa contribution aux animateurs de *La Revue indigène*, Morand n'a pas encore mis le point final à sa nouvelle, qu'il a provisoirement intitulée *Octobriegrad*. C'est à Noël, à Palm Beach, qu'il l'achèvera, et il sera tout juste de retour d'Afrique lorsqu'elle paraîtra en pré-originale sous le titre *Le Tsar noir* dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1928.

Sans doute pressent-il déjà qu'elle fera grincer des dents. « J'aurai souvent recours au rire pour masquer ou démasquer la vérité, » écrit-il : « un rire noir, le même qu'on entend à travers tous mes livres. Dites à ceux de vos lecteurs qui s'en choqueront que j'écris comme je vis, avec pessimisme, mais sans cruauté ni sévérité, sauf envers moi-même. » Cet avertissement n'est pas pure rhétorique. A sa sortie, *Le Tsar noir* sera étrillé par les élites haïtiennes. Il ne se trouvera que Jacques Roumain pour prendre vigoureusement sa défense.

*Magie noire* comportera finalement trois parties : la première consacrée aux Antilles, la seconde aux Etats-Unis et la troisième à l'Afrique. Avec le recul et comparé à la production de l'époque, *Magie noire* apparaît comme une véritable tentative de « compréhension » des Noirs et de la mode nègre.<sup>21</sup> Paul Morand n'a jamais caché la profonde révolte que lui inspiraient les Métis, ces produits étranges « du point de vue de l'eugénistique », ainsi qu'il l'écrit dans ses *Carnets* à la date du 17 novembre 1927. A Haïti cependant, il a été indéniablement surpris par l'intelligence de Jacques Roumain en particulier et de ses amis de *La Revue indigène*. En visitant l'île en leur compagnie, Morand a découvert la jeune littérature haïtienne, ses aspirations, ses revendications politiques, lesquelles ont d'autant plus

<sup>19</sup> « Comme vous le voyez, conclut-il, c'est un voyage compliqué, dans des pays souvent affreux, la plupart du temps sans hôtels ni auberges, rien que bivouac et le pont des cargos. Mais je suis entré là-dedans, il faut que j'en sorte. » (MORAND, 1988 : 170-171).

<sup>20</sup> Paul Morand, « Lettre inédite à Carl Van Vechten du 29 avril 1927 », in *Papiers Van Vechten*, Za Van Vechten. Beinecke Library, Yale University.

<sup>21</sup> Morand se considérera longtemps comme le grand initiateur des Français à la compréhension du monde noir. A Jean-José Marchand qui lui demandera plus tard : « Vous avez écrit trois livres à la suite, qui ont contribué à lancer 'la mode nègre', vous avez été un des premiers à exalter la sensibilité des Noirs, est-ce que c'était une volonté de la révéler ? », Paul Morand répondra : « Bien sûr ! j'ai voulu expliquer l'histoire des Noirs, entre le Congo et Harlem, aux Français qui ne le savaient pas. » (MORAND, 2001 : 85).

retenu son intérêt qu'elles sont liées à la question du choc des races qui l'obsède depuis des années et dont il est précisément question dans le recueil de nouvelles pour lesquelles il est venu tout exprès se documenter : *Magie noire*. Il a loué leur initiative, apprécié leur effort et ne s'est pas trompé dans son diagnostic. Là où l'Indigénisme haïtien est demeuré national, la Négritude a eu un impact international. Prévoyant que leur repli sur eux risquait de les priver d'une formidable réception au niveau mondial, il avait conclu sa contribution sur ces mots : « J'ai aimé votre beau pays. C'est la perle des Antilles. Tout y déconseille la lutte, tout y séduit ; mais vous appréciez le danger » conclut-il. « La mer des Caraïbes est une mer fermée, comme tous les lieux de délices ; évadez-vous, cherchez. En cherchant l'Asie, Colomb découvrit les Indes Occidentales ; il n'y a pas d'erreur dont un capitaine d'aventure, un savant ou un poète ne puisse tirer profit. » (« Ce que je pense... », 1928 : III)

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### MANUSCRITS

- MORAND, Paul (1988), « Lettre inédite à Carl Van Vechten du 29 avril 1927 », in Papiers Van Vechten, Za Van Vechten. Beinecke Library, Yale University.  
MORAND, Paul, *Carnets de voyage aux Antilles – Haïti, Jamaïque, Cuba*, Archives de l'Académie française, 2 AP 10.

### IMPRIMES

#### Sources primaires

- COLLECTIF, *La Revue indigène*, nos. 1 à 5 (juillet 1927-février 1928), et *Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »* (1928), Port-au-Prince, Imprimerie Modèle. (Rééd. 1971), Nendeln, Kraus Reprint.  
MORAND, Paul (1926), *Rien que la terre*, Paris, Bernard Grasset éditeur.  
MORAND, Paul (1927), *Bouddha vivant*, Paris, Bernard Grasset éditeur.  
MORAND, Paul (1928), En manière de préface : ce que je pense de *La Revue Indigène*, *Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »*, Port-au-Prince, Imprimerie Modèle. (Rééd. 1971), Nendeln, Kraus Reprint.  
MORAND, Paul (1928), *U.S.A. 1927, Album de photographies lyriques*, Paris, Au Sans Pareil.  
MORAND, Paul (1988), Lettre à Hélène Berthelot, le 29 novembre 1926, *Lettres du voyageur*, Monaco, Editions du Rocher. Préface de Manuel Burrus. Présentation et notes de Michel Bulteau et Manuel Burrus, p. 17.  
MORAND, Paul (1991), *Magie Noire*, in *Nouvelles complètes*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ». Edition établie par Michel Collomb.  
MORAND, Paul (2001), *Entretiens*, Paris, La Table ronde, « La Petite vermillon », p. 85.  
MORAND, Paul (2008), Lettre XXIII – Novembre 1927, *Lettres de Paris*, Paris, Arléa, p. 187-188.  
MORAND, Paul (2008), Lettre à Christian Melchior-Bonnet du 7 octobre 1927, *Lettres du voyageur*, Monaco, Editions du Rocher, p. 170-171.

## Sources secondaires

### a) ouvrages

- CHEVRIER, Jacques (2006), *Littératures francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Edisud, « Ecritures contemporaines / Les Ecritures du Sud ».
- COMBES, Dominique (1995), *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, « Contours littéraires ».
- LANNI, Dominique (2011), *Sous Pavillon noir. Paul Morand et le « Génie de la race noire ». 50000 kilomètres, 28 pays nègres (1925-1928)*, Paris, PUPS, « Imago Mundi ». A paraître.
- NFONTO, André (1997), *Le Roman indigéniste haïtien, esthétique et idéologie*, New Orléans, University Press of the South.
- ROUMAIN, Jacques (2003), *La Montagne ensorcelée*, in *Œuvres complètes*, Buenos Aires /Rome/Paris, Ediciones Unesco, « Archivos ». Edition coordonnée par Léon-François Hoffmann. (Rééd. 2011), *La Montagne ensorcelée*, Paris, Passage(s), « Passages francophones ». Edition établie, annotée et présentée par Dominique Lanni.
- ROUMAIN, Jacques (2003), *Les Fantoques*, in *Œuvres complètes*, Buenos Aires /Rome/Paris, Ediciones Unesco, « Archivos ». Edition coordonnée par Léon-François Hoffmann.
- VIATTE, Auguste (1980), *Histoire comparée des littératures francophones*, Paris, Nathan.

### b) articles

- D'ANS, André-Marcel (2003), Jacques Roumain et la fascination de l'ethnologie, ROUMAIN, Jacques, *Œuvres complètes, op.cit.*, p. 1378-1428
- LANNI, Dominique (2011), Défense de Paul Morand : Jacques Roumain ou l'avocat inattendu, *French Studies Bulletin* 120, p. 51-54.
- LAURIERE, Christine (2005), Jacques Roumain, ethnologue haïtien, *L'Homme* 173, p. 187-197.
- METRAUX, Alfred (1944), Jacques Roumain, archéologue et ethnographe, *Cahiers d'Haïti* 2/4.

## RESSOURCES ÉLECTRONIQUES

- Correspondance entre Morand et Van Vechten, Van Vechten papers, Beinecke Library, Yale University, cit., in Jocelyne Rotily, « Paul Morand au temps du Harlem Renaissance et de la vogue nègre »,  
<[http://associationculturellefranceamerique.chez-alice.fr/morand\\_magie.html](http://associationculturellefranceamerique.chez-alice.fr/morand_magie.html)>